

ADRIEN VAN MELLE

À MON PROPOS, À CELUI D'ALAIN, DE
L'ÉCRITURE, DE L'AVENTURE ROMANTIQUE
ET UN PEU DU FILM *LE GENOU DE CLAIRE*
D'ÉRIC ROHMER

École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris

À MON PROPOS, À CELUI D'ALAIN, DE L'ÉCRI-
TURE, DE L'AVENTURE ROMANTIQUE ET UN PEU
DU FILM *LE GENOU DE CLAIRE* D'ÉRIC ROHMER

ADRIEN VAN MELLE

Mémoire de DNSAP
Sous la direction de Guitemie Maldonado

Année universitaire 2015/2016

Je me souviens que vers mes 20 ans, juste avant de m'inscrire en fac de cinéma, j'ai par hasard vu *La Collectionneuse*, le second long métrage d'Éric Rohmer. C'est probablement, avec quelques autres découverts à la même époque, le film que j'ai le plus vu. Je me souviens avoir été choqué par ce film pour plusieurs raisons. D'abord peut-être, un choc esthétique, un choc causé par la beauté, toute en simplicité, de ce film et de chacun de ses plans. Un choc, ou tout du moins une émotion pour l'aspect tellement *réel* du film, par réel je n'entends pas réaliste ou naturaliste mais réel au sens où pour la première fois, je *sentais* véritablement la création et il me semblait comprendre assez clairement le dessein du réalisateur ou en tout cas sa nécessité, de par l'immense vitalité du film peut-être. La comparaison est probablement impertinente mais il me semblait et il me semble toujours pouvoir voir les coups de pinceaux, les marques finement présentes mais non dissimulées laissées par l'artiste. Je pense que, comme dans quelques autres films desquels je suis tombé amoureux à l'époque, *Aguirre, la colère de Dieu*, mais aussi *Pierrot le fou*, *Au fil du temps* et d'autres, il y a quelque chose à chercher dans la sensualité, une sensualité plus ou moins évidente pour un adolescent d'ailleurs puisque je me souviens avoir été ému de la même manière par le long plan d'introduction de

La Collectionneuse sur la très belle Haydée Politoff que par la scène finale de *Aguirre, la colère de Dieu* dans laquelle Kinski se déplace sur un radeau au milieu de singes et délire en se faisant percer par des flèches pendant que la caméra tourne autour de lui dans un long panoramique. De manière un peu similaire à ce dont j'essayais de parler à propos du réel ressenti dans *La Collectionneuse*, je me souviens très bien des vaguelettes dans l'eau causée par le bateau sur lequel est posé la caméra. On peut voir assez facilement onduler l'eau autour du radeau sur lequel se trouve Kinski, et je me souviens qu'au lieu de me déconnecter de « l'effet de réel » classiquement recherché par le cinéma, j'ai trouvé que ce détail ajoutait encore à l'immense poésie de ce film, comme si le fait de pouvoir sentir et concrètement voir qu'une œuvre a bien été faite par un être humain et pas auto-générée, rajoutait encore à sa qualité sensible.

C'est après avoir vu *La Collectionneuse* que je me suis intéressé aux autres films d'Éric Rohmer. Je ne crois pas embellir mes souvenirs en disant que j'ai vu tous ses films en moins de quinze jours, peut-être trois semaines. J'étais abonné à un service dont je ne me souviens plus du nom qui envoyait des DVD par la poste. Les DVD étaient préalablement choisis sur internet et l'on devait les renvoyer après les avoir vus dans une enveloppe fournie avec le disque. Heureusement tous les films de Rohmer venaient de faire l'objet de plusieurs coffrets, ce qui m'avait très largement facilité la tâche puisque mon service de location de DVD avait ainsi toute sa filmographie. Je crois d'ailleurs que la sortie de son dernier film, *Les Amours d'Astrée et de Céladon*, correspond exactement à ce moment, et je me souviens très bien de l'excitation au moment d'aller le voir au cinéma. Un peu comme

si je voyais enfin en concert un chanteur dont j'écoute les albums frénétiquement depuis à peine un mois.

Je me souviens de l'effet un peu bizarre que *Le genou de Claire* a eu sur moi. Je ne pense pas avoir été choqué par le sujet, par la différence d'âge entre Jean-Claude Brialy et les deux jeunes filles ou par ses manigances pourtant moralement répréhensibles. Ce qui m'a plutôt frappé était l'évidente absence de jugement de la part du réalisateur et, plus fort et surprenant encore, ma réticence à en poser un.

Dans *Alice dans les villes*, Rüdiger Vogler joue un écrivain engagé par un journal allemand pour écrire sur les Etats-Unis. Quand il rentre à New-York où se trouve le correspondant du journal allemand, il ne peut présenter que des photographies, une petite boîte de polaroids. Il se justifie en expliquant qu'il n'a pas été capable d'écrire et que photographeur lui semblait plus juste, mais qu'il écrira en Allemagne. Ce qu'il veut dire, bien sûr, c'est qu'il ne pouvait pas *honnêtement* écrire sur les États-Unis car la façon juste d'en parler à ce moment était de produire des images. Je crois que je me suis dit qu'être un artiste signifiait être toujours honnête avec ce que l'on sent et *peut*. Je ne sais pas à quel point ce film m'a marqué et influencé, ou si c'est au contraire moi qui ai marqué par ma conviction profonde (conviction floue, non formulée et antérieure au visionnage du film quant au rôle de l'artiste) la perception que j'ai eue de ce film. Toujours est-il que Rüdiger Vogler restera toujours pour moi le héros ultime et la figure de l'homme romantique, libre, errant, qu'il interprète dans *Alice dans les villes* mais aussi dans *Faux-mouvements* et *Au fil du temps*. C'est peut-être sur le *pouvoir* qu'il faut insister. Le héros romantique errant ne fait que ce qu'il *peut*

faire. C'est sans doute cette idée très rassurante qui m'a tellement marqué car il m'est incroyablement difficile de faire quoi que ce soit sans être poussé par un vent mystérieux. Ce vent ne soufflant pas toujours dans le sens le plus opportun. Aussi j'écris énormément depuis six mois mais je suis tout à fait incapable de produire la moindre image, à l'inverse de Vogler dans *Alice dans les villes*.

C'est je crois, ces idées vagues et mal organisées, qui me donnent envie d'écrire sur le cinéma qui accompagne ma vie sans que je sache bien s'il l'influence vraiment.

II.

Mon très cher Alain,

Ayant eu des nouvelles de ton travail par la presse spécialisée, je sais que ton exposition suisse est en préparation et je suis sûr que le travail te garde très en forme. J'en suis heureux et cela nous évite quelques banalités. D'ailleurs, je serai à Genève le 4 janvier et je serais ravi d'y déjeuner en ta compagnie.

J'ai compris que tu t'étais installé là-bas pour quelques mois et que tu y restais jusqu'à la fin de l'exposition. Personnellement, je déteste Genève. J'espère un débat animé avec toi à notre prochaine rencontre !

Tu l'auras deviné, je ne t'écris pas uniquement pour ne pas te demander de tes nouvelles. Aux Cahiers, on a commencé depuis quelques mois maintenant un cycle d'éditos dans lequel on demande à des artistes qui pratiquent une autre discipline que le cinéma d'écrire un texte, très libre, sur le film de leur choix. Tu as peut-être aperçu les deux derniers (Dominique Gonzales-Forster sur *Aguirre, la colère de Dieu* et Valérie Mréjen sur *Entre les murs*).

C'est en repensant à certaines de nos discussions sur le cinéma que je me suis demandé comment je n'avais pas pensé à toi plus tôt. Tu as le temps, nous avons trois textes d'avance pour les mois prochains. Serais-tu partant ? Je ne m'étends pas, appelle-moi si tu veux en savoir plus (et pour me donner un lieu de rendez-vous à Genève).

Bien à toi,

Les Cahiers du Cinéma

Stéphane Delorme

Rédacteur en chef

sdelorme@cahiersducinema.com

18-20, rue Claude Tillier

75012 Paris / + 33 1 53 44 75 75

Il gardait un souvenir clair de la période qui l'avait amené à accepter la rédaction de cet article. Il se souvenait de chaque détail et pourtant il lui semblait que ses souvenirs lui inspiraient maintenant des émotions à l'opposé de celles qui étaient les siennes à ce moment-là.

Il résidait à Genève depuis plusieurs mois. Il n'avait pas choisi cette ville, ne l'aimait pas particulièrement non plus. On lui avait proposé une exposition au musée d'art moderne et contemporain de Genève, le Mamco, précédée d'une résidence de création de quatre mois. Il n'y avait pas de thème, il devait juste créer au moins une pièce sur place qui serait mise en avant durant l'exposition puis achetée au prix du marché par le musée.

Sa fille avait quitté son atelier-logement de la rue Doudeauville deux ans auparavant, quelques mois avant sa désormais ex-femme. Pas grand chose ne le retenait à Paris et sa carrière était beaucoup moins prenante – et donc imprévisible – qu'elle n'avait pu l'être. Il avait prévenu son galeriste qu'il ne ferait pas d'exposition personnelle en 2016 et il avait cru sceller

de sa part un certain soulagement, malgré un indéfectible soutien d'apparence. Il était sorti de la galerie partagé entre la mélancolie et une certaine résignation.

Il avait été surpris quand trois semaines avant le début de la période de résidence, il avait reçu un courrier contenant un billet de première classe Paris-Genève, une clef et un pass magnétique menant à son appartement genevois, un plan pour s'y rendre depuis la gare puis pour se rendre au musée où se trouverait son atelier, un chèque de 2300 francs suisse pour le premier mois et une lettre manuscrite de Françoise Ninghetto, la directrice adjointe et conservateur en chef du Mamco, le remerciant de sa venue.

Sa séparation l'avait beaucoup affecté, il avait arrêté de travailler pendant presque une année et il n'avait toujours pas repris son rythme habituel. Il passait beaucoup de temps à lire, à flâner dans les musées, les expositions ou les galeries mais dès qu'il rentrait dans son atelier, faire lui paraissait absurde, presque vide de sens. Tous les jours, il allait au cinéma. Dans la salle, lorsque le film qu'il voyait était bon, il se sentait stimulé et motivé. Il se disait pour se rassurer que ce n'était pas grave, qu'il n'avait pas besoin de se remettre à créer un jour, qu'il pouvait très bien passer les prochaines années à gérer les œuvres déjà produites, peut-être ouvrir une petite galerie. Et puis c'était légèrement revenu, de façon progressive. Pas comme avant bien sûr, il travaillait moins d'abord, et plus lentement. Il avait fait de très mauvaises pièces les premiers mois mais il s'était souvenu à quel point c'était agréable de faire. C'est à peu près à cette période qu'on lui avait proposé cette résidence. Il s'était dit que c'était une parfaite occasion de reprendre le rythme qu'il avait perdu et de se remettre à créer des choses qui aient du sens. Pour cela, il le sentait, il avait besoin de s'éloigner du quotidien qui lui occupait l'esprit et le stressait.

Il ne savait pas encore sur quoi il travaillerait. La ville, le nouvel atelier, l'éloignement l'inspirerait sûrement. Il en était sûr, ce séjour ne pouvait être qu'une réussite.

Dans le taxi qui l'emmenait vers la gare de Lyon il s'était senti mal, il était angoissé à l'idée de se retrouver seul. C'était pourtant la principale raison qui l'avait amené à accepter ces quatre mois de travail, mais tout à coup il n'y croyait plus. Il s'était soudain imaginé faire demi-tour, ne plus répondre au téléphone ou aux mails du Mamco qui arriveraient sûrement. Il n'avait pas besoin de ça, il n'avait pas réellement besoin de créer, d'exposer dans un musée. Tout cela le mettait finalement dans un état de stress terrible, presque de désespoir.

Il était quand même monté dans le train et s'était endormi quelques minutes avant d'arriver en pensant qu'il prendrait sa décision une fois à Genève. Un homme avec un costume logoté LYRIA l'avait réveillé : « monsieur nous sommes à Genève, si vous ne descendez pas tout de suite vous allez partir au dépôt avec le train ». L'homme l'avait gentiment aidé à sortir son lourd bagage du train et lui avait souhaité une « belle journée ». En montant dans le taxi qui l'emmenait vers son appartement, son moral était déjà meilleur et il avait hâte de découvrir les possibilités que lui offrirait son atelier.

Son appartement se situait 7 boulevard de Saint-Georges. En arrivant de nuit en taxi il avait trouvé la ville plutôt moche et

triste mais il s'était vite rassuré en voyant un petit cinéma de quartier, le Cinélux, situé juste en face de son immeuble. Le taxi s'était garé en double file devant la résidence en bas de laquelle trônait un bar à tapas, El Bodegon. Alain s'était dit qu'il était surprenant de cohabiter avec un bar à tapas en Suisse puis en montant les escaliers, après avoir payé 40 CHF au chauffeur, il avait pensé au restaurant japonais au dessus duquel il habitait à Paris et dans lequel il n'avait déjeuné qu'une seule fois.

Son appartement était plus petit qu'il ne se l'était imaginé mais beaucoup plus luxueux. Il n'avait qu'une grande pièce, mais de près de 50m², avec un lit double dans le fond, un petit bureau années 50 avec un iMac très récent, un canapé neuf en cuir blanc d'un goût douteux mais très confortable, une cuisine qui semblait sortie d'un magazine de décoration dans laquelle siégeait un réfrigérateur Smeg rouge, neuf lui-aussi mais faussement vintage. Les draps sentaient le propre et un immense peignoir blanc était posé sur un sèche-serviette brûlant, il s'était demandé si quelqu'un était venu l'allumer plus tôt dans la journée. En se couchant après avoir regardé un film sur son ordinateur il se sentait bien.

Il lui était toujours aussi difficile de travailler. Il avait bien quelques vieilles idées qu'il pourrait recycler si vraiment il ne trouvait rien. Il était quasiment sûr de ne pas pouvoir se retrouver, après trois mois, à devoir justifier de ne rien avoir produit. Ce qui le décevait vraiment c'est qu'il s'était convaincu avant de partir qu'il réussirait très facilement à se remettre à travailler une fois sur place. Cela faisait deux semaines qu'il était dans son atelier et un peu plus qu'il était arrivé à Genève mais rien ne se produisait. Il détestait la ville, il était irrité par les Suisses qu'il trouvait insupportablement gentils, niais et faux. Son appartement l'indisposait, il n'arrivait pas à s'acclimater à ce petit lieu trop neuf et impersonnel. Il n'était là que pour trois mois. C'était beaucoup trop long pour se sentir à l'hôtel et trop court pour vraiment investir cet appartement et cette ville. Il ne connaissait personne sur place. Il y avait bien l'administration du musée mais personne ne lui adressait la parole. Il sentait une distance entre eux et lui, il était à Genève pour trop peu de temps, son statut d'artiste reconnu les impressionnait et l'embarrassait. Ce n'est pas qu'il ne voulait pas se rapprocher d'eux c'est plutôt qu'il sentait que

cela n'était pas réellement faisable, en tout cas pas dans les circonstances qui étaient les siennes.

Le pire, ce qui le mettait le plus mal à l'aise, c'était Ghislain. C'était son assistant, un français, parisien comme lui, étudiant à l'HEAD, qui s'était porté volontaire pour l'aider. Il était rémunéré par le musée pour une dizaine d'heures chaque semaine. Parallèlement il préparait son diplôme de cinquième année et écrivait un mémoire sur la génération d'artistes qui des années 80 à aujourd'hui s'était intéressée aux relations entre fiction et réalité et avaient questionné les modes de représentation des œuvres. Artistes dont faisaient partie Philippe Parreno, Dominique Gonzales-Forster et, d'une certaine façon, lui même. C'était d'ailleurs une des « thèses novatrices » développées dans son mémoire, lui avait-il expliqué, sortir Pierre Huyghe, trop conceptuel, pas assez proche du cinéma et de la fiction et l'intégrer lui, Alain, malgré le fait qu'il n'avait jamais travaillé avec aucun de ces artistes et qu'il ne se sentait absolument aucune proximité avec eux.

Ghislain ne devait surtout pas se rendre compte de son inactivité, lui cacher lui prenait beaucoup de temps et d'énergie. Il lui avait demandé de rassembler de la documentation sur la ville de Genève et de filmer, en plans fixes pendant trente minutes, une trentaine de cafés qu'il avait sélectionnés sur Google Maps. Quand Ghislain était à l'atelier, Alain lui, partait en « recherche » à l'extérieur et rentrait chez lui, regarder un film ou bien dormir. Il se sentait comme un enfant de faire ça, il se rendait bien compte qu'il était ridicule, mais il ne

voyait pas d'autre issue, son blocage et son inertie déchiraient son orgueil.

Il était à Genève depuis six semaines quand Ghislain lui avait envoyé un mail pour lui demander si son amie Manon pouvait passer avec lui à l'atelier, qu'elle serait enchantée de voir l'endroit où il travaillait, qu'elle connaissait très bien et appréciait beaucoup son travail. Alain n'y voyait pas d'inconvénient, il avait réussi à écrire ces derniers jours et même si sa production plastique était toujours nulle il se sentait beaucoup plus serein. Il avait donc répondu à Ghislain que ce n'était pas un souci mais qu'il ne savait pas s'il serait présent lors de leur visite. Ghislain avait insisté pour qu'il la rencontre et ils étaient tombés d'accord.

Bon-bonjour vous êtes Alain ? Bonjour, oui, oui, c'est moi. Je suis désolée mais est-ce qu'on se connaît ? Ah, eh bien non, non on se connaît pas. J'ai lu une interview de vous en fait y'a quelques semaines et du coup vous voir là dans le train à côté de moi c'est marrant quoi. Ah... oui j'imagine que c'est marrant oui... Désolée je voulais pas vous déranger je vais pas vous parler tout le voyage j'étais juste étonnée. Mais non non non vous me dérangez pas du tout c'est pas ça du tout c'est juste que j'ai pas trop l'habitude de parler avec des gens que je connais pas ça me met un peu mal à l'aise. En même temps je dois dire que ça me fait plaisir on m'a jamais reconnu avant. C'est vrai ? Ah c'est drôle moi je parle souvent à des gens que je connais pas. Je me sens un peu conne maintenant haha ! Vous allez jusqu'où ? Genève. Ah moi aussi Genève. Vous êtes genevoise ? Oui. Enfin non... enfin mes parents vivent à Paris quoi mais moi je finis mes études à Genève là. J'étais aux Beaux-Arts à Cergy et maintenant je fais un post-diplôme à Genève. C'est pour ça que vous me connaissez vous êtes étudiante en Art. Y'a pas que les étudiants en art qui lisent beaux-arts magazine, y'a peut-être même pas beaucoup d'étudiants en Art qui lisent ça ! Pourquoi c'est nul comme magazine ?

Ben un peu non ? Enfin... votre interview elle était bien sinon je m'en souviendrais pas mais bon le magazine... il est cool pour le train non ? Honnêtement je ne sais pas je ne lis pas de presse artistique. Ah c'est vrai ? pas même Art Press ? Ben non... je devrais ? Heu non vous devriez pas mais c'est juste étonnant quoi je pensais que tout le milieu lisait ça. En même temps c'est une idée que j'ai mais je connais pas grand monde... Vous me connaissez moi maintenant mais bon le milieu c'est pas les vieux artistes comme moi c'est les commissaires de votre âge. Haha je sais pas trop... Vous allez faire quoi vous à Genève ? Heu... je vais travailler, je fais une exposition au Mamco dans quelques mois et avant ça je reste quatre mois là-bas pour créer, comme une résidence un peu. Ah c'est super ça ! J'ai hâte de voir ça, vraiment hâte ! C'est génial que vous passiez plusieurs mois à Genève ! Ah... pourquoi génial ? Ben je sais pas... je pourrais peut-être vous montrer mon travail ? Je pense qu'il y a des similarités avec ce que vous faites, enfin pas sur le plan formel du tout mais les thèmes plutôt, l'intime c'est quelque chose d'important pour moi. Oui j' imagine que vous pouvez me montrer votre travail bien sûr. Je pense que si vous contactez le musée ils vous diront comment me faire parvenir un document. Ah... d'accord... Heu... sinon vous pouvez peut-être me donner votre adresse mail ou bien votre numéro de téléphone comme ça ce sera plus facile non ? Oui bien sûr vous avez raison excusez-moi. Je vous donne ma carte comme ça vous avez toutes les informations. Je suis désolé je suis très mal élevé c'est parce que je suis un peu stressé et fatigué. Non non ne vous excusez pas c'est moi

je ne voulais pas avoir l'air de trop insister, je vous laisse tranquille.

Elle était un peu mal à l'aise et n'avait plus grand chose à dire alors elle avait sorti son téléphone de sa poche et elle avait cliqué sur l'icône Facebook. Il la regardait, il la trouvait jolie, pas très jolie mais il lui trouvait quelque chose. Elle était probablement petite, il ne l'avait pas vue debout avant qu'elle s'essaye à côté de lui mais elle avait un physique de fille petite. Elle était filiforme avec des cheveux très noirs coupés courts. Quand elle s'était assise à côté de lui, avant qu'elle commence à lui parler il s'était dit qu'elle devait avoir au moins cinq ou six ans de plus que sa fille. Que cette jeune voisine lui adresse la parole l'avait surpris parce qu'il était justement en train de penser à elle, pas vraiment à elle précisément mais au fait qu'il ne ferait peut-être plus l'amour avec une jeune fille. Que maintenant c'était avec des femmes seulement qu'il ferait l'amour. Il trouvait ça bien, l'idée ne le dérangeait pas tellement, c'était plutôt le fait que les portes se ferment petit à petit derrière lui pour ne plus jamais s'ouvrir qui lui faisait peur. Il se disait qu'il était plus proche de la mort que de la naissance, que tout le monde devait pouvoir sentir ça et que c'était d'ailleurs pour ça qu'il n'avait plus, comme avant son mariage, régulièrement des relations sexuelles. Son désir, bien sûr, était beaucoup moins fort qu'il ne l'avait été. Il fantasmaient encore, il pensait beaucoup aux relations sexuelles qu'il avait eues, à certains moments, avec son ex-femme mais il avait moins de désir physique. Il était étonné de ne pas ressentir de

désir pour cette fille qui pourtant semblait flirter avec lui. Pendant la discussion elle avait posé sa main sur son avant-bras quelques secondes, il s'était senti gêné, il avait eu peur qu'on le voie, qu'on puisse penser qu'il envisageait sérieusement une relation sexuelle avec cette fille tellement plus jeune que lui. Ils avaient discuté une dizaine de minutes puis elle s'était mise à écouter de la musique. Il entendait les basses mais ne parvenait pas à deviner ce qu'elle écoutait et n'osait pas regarder vers elle pour voir ce qui était écrit sur son téléphone. Il avait essayé de lire, *La route des Flandres* de Claude Simon, mais ne parvenait pas à se concentrer. Il était préoccupé par cette fille, préoccupé par ce voyage qu'il n'avait plus envie de faire, il se sentait très seul. Après une petite demi-heure à lire sans comprendre faute de concertation il s'était levé pour aller chercher un café. Il avait proposé à sa voisine de lui en rapporter un mais elle ne l'avait pas entendu et il n'avait pas osé répéter sa demande ou lui taper sur l'épaule pour attirer son attention. Il était parti vers la voiture-bar. En y allant il s'était arrêté aux toilettes. À peine la porte fermée il avait baissé son pantalon et saisi son sexe entre ses doigts froids. Le contact était agréable et il s'était très vite mis à bander. Il ne pensait à rien, il ne savait pas vraiment pourquoi il était là, la dernière fois qu'il s'était masturbé dans un lieu public il devait avoir vingt ans ou moins. Il n'avait rien fantasmé de précis, il était resté debout devant le petit miroir à se regarder se branler pendant quelques secondes. Puis il avait éjaculé. Son orgasme n'avait pas été très fort ni très long mais incroyablement soulageant, comme s'il n'en avait pas eu depuis des semaines. Il avait joui

dans le petit lavabo en métal et sur sa main, s'était essuyé avec un morceau de papier toilette et avait appuyé sur la petite pédale pour activer l'eau et nettoyer la vasque. Il avait tiré la chasse, était vite allé chercher son café et était retourné s'asseoir. Il n'avait pas reparlé avec sa voisine. Quelques minutes avant d'arriver à Genève il s'était endormi. Quand à l'arrivée il avait été réveillé par le contrôleur, le train était vide.

Alain avait beaucoup écrit le samedi. Le dimanche il avait pris le train pour Bale et avait passé la journée au musée d'art contemporain, le Museum für Gegenwartskunst. Il avait vu deux expositions, une rétrospective Cy Twombly et une exposition thématique, *De Cézanne à Richter*. Il y avait vu de belles choses, souvent trop impressionnantes et trop écrasantes pour lui donner des idées. Il en était néanmoins ressorti content, content surtout d'avoir occupé sa journée car il détestait les week-ends. En arrivant à son atelier le lundi matin il était de bonne humeur.

Ghislain était déjà là quand il était rentré dans l'atelier après avoir déjeuné d'un steak-frites dans un café en face du musée. Cela faisait quelques temps qu'il ne travaillait plus pour lui. Il avait fini par réussir à lui avouer, rassuré par sa pratique de l'écriture, qu'il n'arrivait pas à produire et qu'il était peu probable que cela revienne avant l'exposition. Il avait trouvé ça idiot de renvoyer Ghislain qui du coup n'aurait pas validé son stage scolaire alors il lui avait proposé d'utiliser l'atelier pendant les deux mois de stage qui lui restaient.

Plusieurs fois au cours des dernières semaines il avait repensé à cet épisode dans le train.

Il était depuis trois mois à Genève et doucement il recommençait à travailler. Il sentait que le fait de rester éloigné suffisamment longtemps de ses préoccupations quotidiennes avait fini par faire son effet.

Ce qui lui posait particulièrement problème, c'est que jamais il n'avait repensé à cette fille dans une optique sexuelle. Il était choqué par la pulsion qu'il avait eue et encore plus choqué par cette réaction puritaine qu'il avait maintenant. Après tout il avait simplement désiré cette fille à peine plus âgée que sa fille à lui et il était allé se masturber dans les toilettes d'un train en pensant à elle. Cela pouvait éventuellement paraître un peu sordide ou grotesque mais il ne lui avait fait aucun mal, elle n'avait rien su de son désir et même si cela avait été le cas elle était très largement adulte. Alors il se demandait à chaque fois qu'il repensait à cette histoire ce qui avait bien pu le choquer aussi violemment. Il avait eu envie d'explorer un peu ce sentiment mais il n'était pas parvenu à écrire quoi que ce soit de convaincant et il ne voyait pas bien comment retranscrire cet épisode dans son travail plastique.

Il était en train de dessiner un plan de l'installation qu'il prévoyait pour la dernière salle de l'exposition qui aurait lieu dans quelques semaines quand Ghislain était entré dans l'atelier avec Manon. Il avait tout de suite reconnu la jeune fille à côté de laquelle il était assis dans le train et une forme de panique l'avait gagné.

Manon je te présente Alain. On se connaît déjà enfin on ne se connaît pas vraiment mais on était assis à côté dans le train Paris-Genève. Ah... bon je savais pas c'est drôle ça. Bonjour Manon ! oui c'est...amusant. Ghislain m'avait dit il y a quelques semaines qu'il amènerait une amie à lui mais je ne m'y attendais pas.

Manifestement Manon et Ghislain étaient aussi gênés que lui. Ils lui avaient demandé si cela ne le dérangeait pas qu'ils travaillent un peu dans l'atelier à un projet commun. Cela dérangeait Alain mais il n'osa rien dire. Plus tard dans l'après-midi il avait pris un café et mangé un morceau de quatre-quart dans la petite cuisine attenante à l'atelier que le personnel du musée

approvisionnait en gâteaux, thé, café et jus de fruits. Manon était arrivée dans la cuisine rapidement après lui et elle s'était assise à la petite table ronde en face de lui avec une tasse de jus d'orange. Ils avaient laissé un silence un peu angoissant s'installer pendant lequel ils s'étaient échangé des regards. Il ressentait à nouveau cette tension sexuelle et il était certain cette fois-ci qu'elle la ressentait aussi. Plusieurs minutes étaient passées avant qu'ils n'échangent un mot. Elle avait eu un rire doux et un peu forcé et lui avait dit qu'il était plus loquace dans le train. Il avait souri sans répondre.

S'il le voulait ils pourraient peut-être se voir tous les deux, à un moment ; cela le gênait, il était flatté mais mal à l'aise. Elle lui laisserait quand même son numéro de portable et il pourrait l'appeler s'il changeait d'avis.

Il avait glissé le morceau de papier avec le numéro dans sa poche de jean et il était sorti de la cuisine en laissant sa tasse encore remplie sur la table. Après avoir rapidement rangé ses affaires il avait dit au revoir à Ghislain et crié « à bientôt Manon » en direction de la cuisine où elle se trouvait toujours. En marchant en direction de chez lui, il s'était demandé si elle avait pris cet *à bientôt* comme une invitation et cela l'avait troublé jusqu'au soir.

Il l'avait trouvée très belle cet après-midi là. Elle portait un jean bleu très délavé avec une ceinture rouge et un haut noir à manches longues très moulant qu'elle avait rentré dans son pantalon. Il se rappelait ses cheveux très courts mais elle avait

maintenant une coupe de cheveux plus proche d'un petit carré.

Le petit morceau de papier sur lequel Manon avait écrit son numéro de téléphone était posé sur le bar qui séparait la cuisine du salon. Alain ne pouvait s'empêcher de régulièrement jeter des regards inquiets dans sa direction. Le soir même il avait répondu à son ami Stéphane.

Cher Stéphane,

Je t'avais dit le contraire il y a quelques semaines mais si ta proposition tient toujours, j'écrirai avec plaisir quelque chose sur *Le genou de Claire* d'Éric Rohmer que j'ai revu il y a quelques jours et qui m'a beaucoup frappé par ses qualités et sa modernité.

Tiens-moi au courant

Bien cordialement,

Alain

À MON PROPOS, À CELUI DE L'ÉCRITURE, DE
L'AVENTURE ROMANTIQUE D'UN MYSTÉRIEUX
AMI ET UN PEU DU FILM *LE GENOU DE CLAIRE*
D'ÉRIC ROHMER

Lorsque mon ami Stéphane [NDLR : Delorme, rédacteur en chef des *Cahiers*] m'a proposé d'écrire un texte pour les *Cahiers* cela m'a, je dois l'admettre, beaucoup flatté et un peu effrayé. Je me suis remémoré avec émotion les trois ans de fac de cinéma que j'ai faits en sortant du baccalauréat et avant de préparer les Beaux-Arts, durant lesquels je lisais (sans tout comprendre) la bible que représentait pour nous cette revue. J'ai donc refusé. J'ai refusé d'écrire ce texte parce que je ne m'en sentais pas tellement capable d'abord, et parce que je n'ai jamais vraiment ressenti la nécessité ni l'intérêt d'écrire des textes théoriques ensuite.

Et puis il m'est arrivé une chose amusante : durant un long séjour en Suisse, à Genève, j'ai revu *Le Genou de Claire* d'Éric Rohmer qui m'a beaucoup « remué », je ne saurais pas dire mieux que ça pour l'instant. Le lendemain je déjeunais avec un proche, dont je tairai le nom, qui après avoir tourné autour du pot pendant tout le repas me racontait, arrivé au trois-quarts de sa crème brûlée et en buvant son second café, comment il était tombé amoureux d'une amie de sa fille qui lui avait fait « du rentre dedans », selon ses dires, et avec qui il avait finalement couché la semaine dernière après une longue hésitation. Ma première réaction a été de vérifier mon col, qui n'était toujours pas romain ni particulièrement amidonné, et

de rire au ton inquiet et confessionnel de mon ami. Je vais essayer de ne pas être trop précis pour ne pas le mettre dans l'embarras (il est célibataire mais aux dernières nouvelles sa fille n'est pas au courant). Mon ami a une cinquantaine d'années, il exerce un métier artistique pour lequel il est reconnu, sa fille elle a une trentaine d'années de moins et est étudiante, son amie aussi. Elles étudient ou étudiaient ensemble, je ne sais plus bien. Toujours est-il que cette jeune fille que mon ami m'a décrite comme petite, très jolie et très mince, presque maigre, avec un fort caractère et des cheveux noirs coupés très courts est beaucoup plus jeune que lui et cela, semble-t-il, l'ennuie beaucoup.

J'ai donc essayé de comprendre ce qui pouvait bien lui poser tant de soucis et je l'ai fait parler. Il m'a expliqué qu'il ne s'attendait pas du tout à ça et qu'il n'avait absolument aucune vue sur elle avant qu'elle-même ne lui « saute dessus » à plusieurs reprises. Je suis forcé de dire et j'espère qu'il m'excusera en lisant ces lignes que j'ai mes doutes sur plusieurs points. Je ne crois d'abord pas, vue la façon avec laquelle il décrit cette jeune fille et ce que je savais déjà de lui avant cette histoire, qu'il n'avait aucun désir pour elle avant que tout commence. Ensuite, je ne suis pas complètement certain de la véracité de son explication à propos du commencement de leur histoire et du fait qu'elle aurait mené seule l'intégralité des avances. Mais laissons pour l'instant l'histoire de mon ami de côté.

Après avoir vu *Le Genou de Claire* et avoir déjeuné avec cet ami, j'ai forcément été tenté de rapprocher les deux et donc de me poser des questions à propos de Rohmer lui-même et de

son film. Jean-Claude Brialy - qui interprète le merveilleux personnage qu'est Jérôme (je m'excuse par avance pour la pauvreté avec laquelle je vais analyser la partie « filmique » et à laquelle vous n'êtes pas habitués dans ces pages) - a un rôle très particulier. Le film ne ressemble finalement pas du tout à l'histoire de mon ami mais il m'a pourtant semblé, en entendant celle-ci, que les points communs - ou si ce ne sont des points communs, du moins les points de rencontre - étaient nombreux. Bien sûr dans les deux cas il s'agit de relations entre un homme et une jeune fille avec une grande différence d'âge. Pourtant le contexte est bien différent. D'abord il n'y a pas de relation sexuelle en jeu dans *Le Genou de Claire*, là où c'est l'élément central dans l'histoire de mon ami (nous l'appellerons Éric pour nous faciliter la tâche). Je n'insinue pas ici que la relation entre Éric et l'amie de sa fille (nous l'appellerons Manon) est uniquement sexuelle, je n'en sais rien et cela n'est pas le problème ici, mais simplement que je me figure que cela était le déclencheur et la motivation première de leur relation. Or cette absence de relation sexuelle, mais surtout cette absence de désir de relation sexuelle dans le film de Rohmer me paraît centrale. Jérôme ne semble pas désirer sexuellement Laura (Béatrice Romand) avec qui il « joue » mais qu'il considère comme une enfant. Son désir vis-à-vis du personnage de Claire (Laure de Monaghan) est un peu plus ambigu mais il semble que son intérêt est avant tout de satisfaire son « désir de rien », comme il le dit à son amie et confidente Aurora (Aurora Cornu). Il le fait par un geste symbole, symbole sexuel mais surtout symbole de possession et de domination -

du fait de l'abandon de l'objet du geste qu'impose l'accomplissement de celui-ci.

Car il s'agit bien de ça dans *Le Genou de Claire*, d'un personnage, Jérôme, qui va pour s'amuser en mettre d'autres à l'épreuve et tenter d'imposer une domination, paroxysme sexuel du film (qui arrive avant la main sur le genou, au moment où quelque chose en Claire s'abandonne). Lorsque, dans une des dernières scènes du film, Jérôme réussit, en manipulant et mentant, à « posséder » Claire, il s'agit d'une affirmation de sa supériorité. - s'agit-il d'une tentative d'affirmation de supériorité masculine ou du fait de l'âge ? Je serais bien incapable de répondre à cette question mais le plus probable est qu'il s'agisse des deux.

Pour Jérôme il ne s'agit pas de prendre mais de posséder. Même pas posséder, d'ailleurs, mais plutôt savoir qu'il *pourrait* être possible de le faire, même si le désir est absent. Que la relation soit ou non sexuellement consommée ne change finalement rien puisqu'il s'agit uniquement pour l'homme de savoir sa puissance hypothétique. Dans le cas de mon ami, paradoxalement, la possession physique effective est source d'angoisse et de mélancolie. Je ne sais pas bien quelle pouvait être la position d'Éric Rohmer à ce sujet ni si cette question l'a d'ailleurs vraiment intéressé, mais le contentement qui caractérise le personnage de Jérôme me laisse penser qu'il y a dans *Le Genou de Claire* une possible alternative avouée à la tristesse de la chair. Ou bien Éric Rohmer nous indique-t-il une alternative idéale dans la position de l'écrivain (Aurora, manipulant Jérôme par « conseils » et injonctions, voilant à peine la

figure du créateur-démiurge qu'est lui-même Rohmer), en retrait du monde et de l'action, mais vivant par procuration la jouissance de ses personnages – réels ou inventés.

Mes très sincères remerciements à ma directrice de mémoire Guitemie Maldonado ainsi qu'à Patrick Tosani et à Dominique Belloir pour leurs soutiens. Je remercie tout particulièrement Anne-Sophie Bailly pour son aide précieuse.

Paris, 2016